

Sciences, valeurs et judaïsme.

Par Albert GUIGUI

Grand Rabbín de Bruxelles

*Représentant Permanent de la
Conférence des Rabbins
Européens auprès des institutions
européennes.*

Je voudrais tout d'abord féliciter les organisateurs pour leur initiative et leur dire combien je suis heureux d'être parmi les conférenciers de ce jour. Je ne suis pas un spécialiste mais j'essaierai dans la mesure de mes possibilités de présenter devant vous la position du judaïsme face au problème intitulé : « sciences et valeurs » .

Il serait absurde de nier les résultats inhérents aux progrès scientifiques que nous connaissons. Il serait suicidaire de vouloir dire que la science aujourd'hui devrait être remise. Avant, l'homme naissait et mourait. Aujourd'hui, les êtres humains naissent et vivent. Ils jouissent et bénéficient d'un confort inconnu jusqu'à ce jour. Et ce, grâce au combat quotidien mené par les hommes de science sur tous les fronts.

Auparavant, l'espèce humaine éprouvait de grandes difficultés pour tirer de la nature les moyens nécessaires à son existence. La pauvreté et la souffrance était le lot quotidien de l'homme en général. Aujourd'hui, nous sommes passés à peu près partout sur la planète d'une existence de manque à une existence d'abondance. Les humains ont désormais la possibilité de vivre aussi longtemps que leur nature biologique le leur permet.

C'est dans ce contexte, que nous devons aujourd'hui nous interroger sur la relation entre sciences et judaïsme. Et cette relation n'est pas évidente. Deux écoles s'affrontent. Il y a celle défendue par Yechayahou LEIBOVITZ¹ dans son ouvrage intitulé « Science et valeurs »² .

Science et religion sont devenues selon lui absolument étrangères l'une à l'autre. L'univers des valeurs s'est aujourd'hui détaché de l'univers de la science. A la religion qui ne s'occupe ni de science ni de savoir, la vie éternelle future. A la science qui ne s'occupe ni de religion, ni de connaissances ésotériques, la vie d'ici bas. « La

¹ Né à Riga (Lithuanie) en 1903, Leibovitz fut l'un des intellectuels les plus marquants de la société israélienne. Après des études de chimie, médecine, philosophie et théologie, il a occupé différentes chaires à l'université hébraïque de Jérusalem et joué un rôle clé dans la direction de l'Encyclopédie hébraïque. Il est mort à Jérusalem en 1994. Parmi les autres ouvrages écrits par Leibowitz et traduits en français, citons : « Judaïsme, peuple juif et Etat d'Israel », Paris, J.C.Lattes, 1985 , traduction de Gabriel Roth ; « La foi de Maïmonide », Paris, Le Cerf, 1992, traduction de David Banon ; « Peuple, Terre, Etat », Paris, Plon, 1995, traduction de Gerard Haddad et C. Neuve Eglise ; « Brèves leçons bibliques », Paris, Desclée De Brouwer, 1995, traduction Gerard Haddad et C. Neuve Eglise ; « Israel et Judaïsme. Ma part de vérité. Suivi de Job et Antigone. Entretien avec Michael Shashar, « traduction et préface de Gérard Haddad, 1993, 2eme éd, 1996.

² Traduction, présentation et notes par Gérard Haddad, ed. Desclée De Brouwer, 1997.

connaissance scientifique impose à l'homme une certaine information, mais ne l'oblige à rien du tout. A l'opposé, le principe de la foi religieuse n'est rien d'autre que la résolution où le croyant s'engage »³

Nous assistons donc selon LEIBOWITZ à l'existence de deux mondes dans un univers qui est unique dans son essence, dans sa signification et dans son objet. Science et valeurs sont deux entités indépendantes qui ne doivent en aucune façon s'imbriquer l'une dans l'autre. Chacune d'elles, doit garder son autonomie et son indépendance par rapport à l'autre.

Cette prise de position n'est pas partagée par d'autres penseurs juifs. Selon eux, l'univers qui est un et non pas deux ne s'accommode pas avec cette répartition des tâches. Et c'est ainsi qu'Alexandre Safran⁴, dans son ouvrage intitulé « Ethique juive et modernité »⁵ « explique la raison de la crise qui existe aujourd'hui.

Selon lui, le judaïsme exige de l'homme de connaître son Dieu : de Le rechercher au moyen de la science et de Le servir au moyen de l'éthique. Il associe la science et l'éthique parce que ce ne sont là que deux manifestations d'une même force supérieure. Connaître est un commandement pour le juif : on lui ordonne expressément l'étude, la recherche. L'homme s'élève vers Dieu en explorant Ses réalisations et c'est ainsi que s'éclairent pour lui les sentiers qui le séparent de Dieu. L'homme s'élève vers Dieu à travers la connaissance, c'est à dire en gravissant les échelons de la vénération ainsi qu'il est dit « là où il n'y a point de connaissance, il n'y a point de vénération »⁶.

Dans la tradition juive, la science n'est pas tolérée. Elle constitue l'objet d'un devoir, du devoir de savoir qui s'étend du monde physique au monde métaphysique.

Que pense la Bible ?

Face à ces deux écoles, interrogeons le texte biblique et voyons quel message nous livre-t-il ? Le texte biblique qui me semble répondre à la problématique de notre débat est un texte fort connu. C'est le récit de la Tour de Babel. Il nous introduit au cœur du problème. Il nous montre à quel type de science le texte biblique s'oppose.

La Bible s'oppose à toute recherche scientifique dont le but final ne vise pas la construction et le progrès de l'humanité. La Bible s'oppose à toute recherche scientifique visant à faire de l'homme un dieu tout puissant et non un partenaire de Dieu, chargé de gérer dans les meilleures conditions, ce monde qui nous a été confié.

Ce passage qui raconte le récit de la Tour de Babel ne contient que neuf versets. Il commence par les mots suivants :

⁴ Alexandre Safran, ancien grand rabbin de Roumanie a exercé la fonction de grand rabbin de Genève ; il a enseigné la philosophie du judaïsme à l'université de cette ville. Il a écrit plusieurs ouvrages parmi lesquels, nous pouvons citer : « La Cabbale », Paris, Payot, 1960, 1972, 1979, 1988 ; « Israël dans le temps et dans l'espace ». Paris, Payot, 1980 ; « Sagesse de la Cabbale » Vol. I, Paris, Stock, 1986 ; « Un tison arraché aux flammes » Mémoires, Paris, Stock, 1989 ; « Juifs et Chrétiens : la Shoah en héritage » Genève, Labor et Fides, 1996.

⁵ Ed. Albin Michel, 1998

⁶ Cf. Ps , ; Tanya III.

« Toute la terre avait une même langue. On y tenait des propos identiques. » .

A l'origine, les hommes étaient tous unis autour de projets communs visant le développement et le progrès de l'humanité. Mais très vite, dans ce texte le vocabulaire change. L'objectif n'est plus le progrès humain. « Ils se dirent l'un à l'autreAllons, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet atteint le ciel. Faisons-nous un nom⁷» Or, quand la science se détourne de sa vocation, quand elle devient science sans conscience, elle se transforme en source de mal, en objet de dispersion.

Le Midrach⁸ commentant ce passage de la Bible, nous explique la faute cardinale qui a été commise par la génération de la Tour de Babel. La construction de la Tour était bien organisée. Pour accélérer la fourniture des briques aux maçons, les manœuvres utilisaient une rampe située à l'Est. Pour redescendre, ils empruntaient une autre rampe se trouvant à l'Ouest. S'il arrivait à un homme de glisser et de tomber de la rampe, de se blesser et même de mourir, personne n'y prenait garde. Un autre homme le remplaçait sans dommage. Par contre, si le chargement de briques venait à tomber, les concepteurs du projet se mettaient à pleurer en disant : « Quand réussira t on à faire monter d'autres briques ? »⁹ .

Pour eux, la vie humaine n'avait plus de valeur. Un homme pouvait être remplacé par un autre homme. Il suffisait de mettre un autre numéro à sa place. La perte d'une pierre par contre hypothéquait la réalisation de leur projet. Et cette situation leur était insupportable. Pour eux, l'homme était devenu un moyen et non une fin.

Or, nous le savons bien, du moins depuis Kant, que la règle d'or de l'éthique est de ne jamais considérer l'homme comme un moyen. Le Gaon de Vilna¹⁰ enseigne que si l'autre devient un moyen, nous perdons notre propre liberté et notre propre humanité.

⁷ Gn. XI, 4. « Cette phrase nous révèle le véritable état d'esprit des constructeurs de la Tour. La conscience du Moi peut aboutir à deux réactions possibles : l'humilité ou l'orgueil. La hantise de notre petitesse peut nous amener à stimuler nos efforts pour contribuer au progrès de l'humanité, mais elle peut aussi nous amener à une révolte contre un destin inexorable et à l'essai de forcer les limites de notre domaine humain pour aller conquérir le Divin et pour sortir du cadre qui nous opprime. Les hommes de Babel ont délibérément, choisi l'orgueil. Ils n'ont pas voulu admettre que l'individu ne vaut que par ce qu'il aura apporté à la société. Leur construction est parfaitement inutile. Leur Tour ne remplit aucun rôle. Elle n'est que l'image grotesque d'un orgueil démesuré qui croit pouvoir effacer les limites établies de toute éternité entre l'homme et Dieu. Et Dieu détruit leurs projets vaniteux. Il les disperse sur la surface de la terre et, en érigeant les barrières infranchissables des langues et des idiomes, il rend impossible dans l'avenir toute coalition durable dirigée contre Lui. Séparés les uns des autres, conscients de la vanité de leur rêve de grandeur, faibles et obligés de s'appuyer sur leurs seules ressources individuelles, privés de l'apport des nations- soeurs, les peuples retrouveront le chemin de l' utilisation patiente et efficace du génie humain pour le plus grand bien de l'humanité toute entière.

Depuis Babel, les hommes ont perdu leur unité. Tous leurs efforts tendront à tenir péniblement leur place et à la défendre contre la jalousie des voisins. Un monde de préoccupation matérielle se forme, qui, sans atteindre le degré de perversion de l'ancien, végète péniblement et ne perçoit point la lumière qui éclairera l'avenir. La pure flamme du nom de Dieu ne jaillira que lorsqu'Abraham issu de parents modestes, né en terre païenne, convoquera les hommes non plus « pour se faire un nom », mais pour glorifier le nom de Dieu. Il leur enseignera la charité et l'amour, et il deviendra pour toujours le symbole de la paix: retrouvée entre Dieu et les hommes » (S.R. Hirsch cité par E. Munk, in « la voix de la Torah » p. 114, Fondation Odette S. Levy, 1976.).

⁸ Voir note N° 4.

⁹ Pirké de Rabbi Eliezer, 24 ; Bemidbar Rabba 22, 6.

¹⁰ ELIAHOU de VILNA (1720-1797), plus connu sous le nom de Gaone (Génie) de Vilna, une des plus hautes autorités rabbiniques de l'époque moderne. Ses connaissances, dans le domaine du Talmud comme dans celui de

Le châtement de la génération de la Tour de Babel fut la confusion des langues, l'incompréhension mutuelle, le non respect et l'intolérance et comme conséquence ultime : l'asservissement de l'homme à la matière.

En fait, il est faux de dire que Dieu punit l'homme. L'homme se punit lui même. Il subit les dommages causés par son acte.

Un exemple actuel parmi tant d'autres. La couche d'ozone qui se perforde de jour en jour et qui risque à long terme de provoquer sur l'humanité entière un nouveau déluge n'est pas un châtement divin. Elle est la conséquence de l'exploitation honteuse qu'a fait l'homme de la nature. La nature ne fait que se venger de l'homme qui n'a pas su prendre ses responsabilités.

Et aujourd'hui. Quelles leçons devons-nous tirer ?

Le récit de la Tour de babel nous interpelle. Il nous parle au moment où nous l'évoquons. Car, nous vivons un siècle où les progrès technologiques évoluent de façon exponentielle. La technologie règne en maître absolu. Les richesses s'accumulent.

Or, de plus en plus, nous voyons que notre monde au lieu d'être un îlot de solidarité est devenu un enfer, un monde où règne l'égoïsme et le chacun pour soi.

Prenons quelques exemples de notre vie quotidienne. Les moyens de communication n'ont jamais été aussi sophistiqués. Le monde est devenu un village planétaire. Ce qui se passé aujourd'hui au fin fond de l'univers, nous le vivons en direct à la télévision. Et pourtant, la solitude n'a jamais été aussi forte ni aussi douloureuse..

Nos jeunes ne manquent de rien. Ils ont tout. De l'argent. Des diplômes. Des carrières. Et pourtant, ils ne sont pas heureux. Ils veulent quelque chose qu'ils n'arrivent pas eux-mêmes à définir. La conséquence, c'est que beaucoup d'entre eux s'orientent vers des paradis artificiels (drogue, sectes.) et deviennent une proie facile pour tous ces gourous qui profitent de leur fragilité.

Dans un monde où seul compte la rentabilité, l'être humain a perdu son sens de l'humain. Il n'a plus de visage. Aujourd'hui, on n'appelle plus l'homme par son nom. Dans notre système économique, de plus en plus, l'être humain est un numéro, un dossier, des chiffres accolés les uns aux autres. Or, nous, nous savons, ce vers quoi nous

la Cabbale, étaient immenses. Son assiduité à l'étude était prodigieuse. Il a écrit peu d'ouvrages systématiques, mais ses disciples notaient les remarques qu'il faisait sur la Bible, le Talmud et les écrits sacrés. Il s'est violemment opposé au *'hassidisme* parce que ce mouvement n'accordait pas assez d'importance, selon lui, à l'étude.. *L'Evène Chelémah*, réimprimé en 1960 à Jérusalem, contient diverses recommandations morales. Il a été édité en 1961 avec un commentaire du Gaone de Vilna sur la Bible et le Talmud, Kol *Eliahou*, et un commentaire spécial sur le Livre de Job, *Dvar Eliahou*.)

a mené ces dernières années le régime nazi. Lorsqu'on numérote des individus, on n'a plus de scrupules par après à les envoyer vers des fours crématoires.

C'est d'ailleurs, ce problème qui est posé par le clonage, aujourd'hui. L'homme, nous dit le texte biblique, est créé à l'image de Dieu, avec sa singularité. Le clonage est une violation de la dignité humaine. C'est la peur de l'altérité. C'est l'expression du refus absolu de la différence. C'est le repli sur soi au point qu'on ne souhaite plus se reproduire que soi-même.

Toujours dans ce même ordre d'idées, un mot sur l'eugénisme. En arrachant par les fécondations *in vitro*, la procréation médicalement assistée et autres techniques, l'être humain à son environnement premier, la mère, le père, ne cherchons-nous pas de façon inconsciente à rompre les fils de la transmission entre les générations. Ne cherchons-nous pas à brouiller les origines et à effacer les traces d'une histoire mal assumée¹¹.

Nous venons de quitter un siècle frappé par la difficulté de transmission. Il n'y a pas que la Shoah, mais aussi la chute du Marxisme. Que peuvent transmettre à leurs enfants ceux qui y ont tant cru ?

Quand il y a rupture de transmission, on se défait facilement des liens de l'histoire et de la mémoire.

Celui qui ne sait pas qui sont ses parents, ce qui s'est passé, ce en quoi ses parents ont cru, est tenté de biffer ce passé et de se prendre soi-même comme référence. On devient un surhomme. On lève les tabous. Chacun fait sa loi. Et pour reprendre une expression de Louis Char « notre héritage n'est précédé d'aucun testament. »

L'homme partenaire de D-ieu..

Devons-nous pour autant crier haro sur le baudet ? Devons-nous pour ces raisons condamner la science et les progrès scientifiques ? Devons-nous refuser au nom de la religion tout progrès technologique ?

La réponse est catégorique : non et non. La Torah n'a jamais refusé les progrès scientifiques. Elle n'a jamais préconisé la fuite vers le désert et la stagnation stérile de la recherche. La Torah nous demande au contraire d'encourager et de promouvoir les progrès scientifiques. Le développement de la science est considéré comme une source de lumière pour le renforcement de la foi. Des grands penseurs juifs étaient des scientifiques (Maïmonide, Rabbi Yéhouda Ha Levi etc...). « Le savoir – écrit Maïmonide – est une grâce qui nous vient directement et personnellement de Dieu, souverain du Savoir et qui engage à la justice les cœurs droits »¹².

Dans le premier chapitre de la Bible, Dieu insiste sur cet aspect. Il ordonne à l'homme de peupler la terre et de la conquérir. Il lui demande d'assujettir la terre et de la soumettre, de transformer les biens et les produits de la terre et de se les approprier librement. C'est un droit formel consacré par Dieu. L'esprit dont l'homme est doué doit lui servir de levier pour mieux vivre dans la foi et l'espérance.

¹¹ G. Bernheim, « Un rabbin dans la cité » ed. Calmann-Levy, 1997, p. 69-70

¹² « Guide des égarés » tome II, Paris, 1861 II, XII, p. 104 et XXXVII p. 289.

Tous les progrès scientifiques ne sont que les corollaires de ce commandement qui fait de l'homme, le partenaire de Dieu.

Il n'était pas interdit de toucher à l'arbre de la connaissance. Il n'était pas interdit manipuler ses fruits. Ce qui était interdit, c'est d'en manger. Or, manger, c'est quoi ? Manger, c'est refuser que l'autre puisse vivre à mes côtés. Manger, c'est phagocyter l'autre. Ne pas lui permettre d'être avec moi, de vivre à mes côtés en ayant sa propre personnalité. Quand l'homme refuse l'altérité, quand l'homme ne vise qu'à manger l'autre, la conséquence est alors : la mort de nos sociétés.

Ce qui est interdit, ce n'est pas la recherche et les progrès scientifiques, mais la divinisation de l'homme. Ce qui est interdit, c'est le rejet de Dieu, le rejet des valeurs humaines au profit des intérêts personnels.

La connaissance de l'homme et de sa place dans l'univers est la seule façon de rapprocher l'homme de son Dieu et l'homme de son prochain..